Ségur et Népomucène Lemercier avaient déjà parlé en faveur de Bonaparte. Mais un des conseillers intimes de Joséphine, le notaire Raguideau, la retenait encore.

M. Imbert de Saint-Amand a joliment conté la conversation qu'eut Joséphine, à cette occasion, avec son notaire :

—Car, enfin, s'écria M. Raguideau, le général Bonaparte n'a que la cape et l'épée.

Bonaparte avait, paraît-il, entendu la conversation. Loin de se fâcher, il complimenta le notaire sur sa droiture et l'intérêt sincère qu'il prenait à l'avenir de Joséphine. Devenu Empereur, il le nomma notaire de la liste civile. On ne raconte pas moins que le jour de son sacre, Napoléon, portant sur ses épaules le manteau impérial et ayant à son côté l'épée à jamais illustre, aperçut le notaire et, l'ayant fait venir, lui dit :

—Raguideau, voici la cape, voilà l'épée.

Nous croyons, sans difficulté, que Barras fut un de ceux qui décidèrent Joséphine à épouser Bonaparte, sans pour cela croire aveuglément à certaines pages de ses trop complaisants "Mémoires" d'une vanité si insolente et si puérile. C'est encore à l'influence de Barras dans le conseil du Directoire que le jeune général dut sa nomination de général en chef de l'armée d'Italie. Deux jours après son mariage, il quittait Paris pour prendre son nouveau commandement.

Avant de partir, il adressait cette lettre au président du Directoire :

"J'avais chargé le citoyen Barras d'instruire le Directoire exécutif de mon mariage avec la citoyenne Tascher-Beauharnais. La confiance que m'a montrée le Directoire dans toutes les circonstances me fait un devoir de l'instruire de toutes mes actions. C'est un nouveau lien qui m'attache à la patrie ; c'est un gage de plus de ma ferme résolution de ne trouver de salut que dans la république.

"Salut et respect.

"BONAPARTE."

A peine en route, il écrivait à Joséphine :

"Chaque instant m'éloigne de toi, adorable amie, et, à chaque instant, je trouve moins de force pour supporter d'être éloigné de toi. Tu es l'objet perpétuel de ma pensée ; mon imagination s'épuise à chercher ce que tu fais.... Ecris-moi ma tendre amie, et bien longuement, et reçois les mille et un baisers de l'ami le plus tendre et le plus vrai."

Au lendemain du divorce impérial, Joséphine se souviendra de ces lettres et songera avec mélancolie et regrets au temps où elle n'était que la citoyenne Bonaparte.

LE NEGUS EN MARCHE.

Voici comment est tracé le portrait du négus en marche :

Le négus est précédé d'une trentaine de *tabarits* ou timbaliers montés, ayant de chaque côté de l'encolure de leur mulet ou de leur cheval une grosse et une petite caisse sur lesquelles ils frappent en cadence avec des baguettes en bois coudé. Quelques trompettes lancent de temps en temps leurs tons aigus.

Derrière ces musiciens, qui ne cessent de jouer tandis qu'on chemine, une légère avant-garde de cavaliers précède le Négus. Celui-ci porte le même costume qu'en ville, et monte de superbes mulets richement caparaçonnés qu'il change toutes les deux heures. Près de lui se tient quelque général ou l'*affanougous* (chef de la justice); deux pages à pied semblent le soutenir sur son mulet. Son écuyer, qui porte son fusil et son bouclier recouverts d'étoffe jaune à grands ramages bleus et verts, suit et sert de guide à toute l'escorte de Sa Majesté, qui se meut pêle-mêle dans un désordre indescriptible.

On comprendra facilement ce que peut être une marche dans ces conditions, lorsqu'on saura que chaque chef, de quelque importance qu'il se croie, est précédé d'un page loqueteux, tenant en main quelque cheval étique, dont la selle plus ou moins garnie d'ornements d'argent est cachée sous une housse en andrinople. Ces chevaux ne sont montés qu'au moment du combat. De plus, chaque officier est suivi de plusieurs soldats et d'un porte-bouclier chargé des objets indispensables à son maître : petit panier contenant quelques provisions de bouche pour les haltes, gobelet à boire, vaste corne de tetch et livres de prières—tous ces objets recouverts de chiffons préservateurs.

LE MOQUEUR.

L'oiseau-moqueur que j'aime,
L'oiseau qui, l'an dernier,
En saint temps de carême,
Chantait dans mon prunier.

Chante encore, ô Marie,
D'un gosier vigoureux,
Sur la branche fleurie,
Son duo d'amoureux.

Car mon prunier qui fête
Le printemps des amours,
A tout fleuri sa tête
Pour l'avril des beaux jours.

Le prunier domestique,
Marquis de mon jardin
Qui se poudre à l'antique,
Est un arbre mondain.

Et le gai moqueur aime,
Pour certaines raisons,
A chanter son poème
Auteur de nos maisons.

Car il n'est point ermite,
Ce moqueur singulier,
Mais plutôt thélémite
Joyeux et familier.

Il voit par la fenêtre
Tout ce que nous faisons ;
Il écoute peut-être
Ce que nous nous disons.

Quand il tourne et compose
Ses chansons et ses airs,
Il veut, rimeur qui pose,
Qu'on entende ses vers.

La douce solitude,
Où l'humble est satisfait
Pour le rêve ou l'étude,
N'est pas du tout son fait.

Si le rossignol aime,
Chanteur mystérieux,
A chanter pour lui-même,
Et loin de tous les yeux.

Le moqueur, ô poètes,
Le moqueur effronté,
Est bien ce que vous êtes :
Il veut être fêté.

Aussi n'est-ce qu'un drôle
Qui joue artistement
Ce qu'on appelle un rôle
De mauvais garnement.

Voyez comme il s'escrime
En chansons et sourit,
Méditant quelque crime
Sur mon prunier fleuri.

Je crois même qu'il ose,
Le gueux, le scélérat !
Lui dire quelque chose
Sur un air d'opéra,

Ou plutôt d'opérette....
Car le hardi moqueur
Qui sait conter fleurette,
N'engage point son cœur.

Il ne voit aucun crime,
En avril, tous les ans,
A prodiguer sa rime
A tous les pruniers blancs.

Car un joyeux apôtre,
Mobile en ses désirs,
Qui va de l'une à l'autre,
Variant ses plaisirs.

Estimant l'existence
A titre de moqueur,
Il trouve la constance
Trop lourde pour son cœur.

Aimant, disant qu'il aime
Et suivant ses penchants,
Il est celui qui sème
Ses amours et ses chants.

Il est l'oiseau frivole,
Railleur et chansonnier,
Qui rit, qui prend, qui vole
Du pranier au prunier.

Aurait-il donc des ailes,
L'air et la liberté
Pour les amours fidèles
Et l'immobilité ?

Aussi, le croyant sage,
J'admire sa façon :
La vie est un passage,
Un rien, une chanson.

J. G.

MONDANITES.

La semaine qui s'ouvre sera consacrée tout entière à l'Eglise ; il faut se mettre en règle avec sa conscience que l'on ne nettoie jamais assez, disait Jeanne D'Arc, et pour cela on renoncera pendant cette huitaine à tout ce qui a nom plaisir. Puis dans peu de jours, les mondaines reprendront durant quelques semaines leur vie fiévreuse, et les bals seront remplacés par les fêtes champêtres, les régates et les concerts en plein air.

Mme W. S. Lockhart Bemiss est partie avec sa petite famille pour Richmond, Vie.

Le juge T. J. Semmes est de retour de Washington, D. B.

Le capitaine Poitevent s'est embarqué samedi dernier pour se rendre à New York, où il passera une quinzaine de jours.

Jeudi dernier, très beau lunch chez Mlle Eva Lyons.

Mme Cuthbert Slocomb qui a passé quelque temps avec Mme T. Richardson, partira très prochainement pour New York.

Mme Salisbury et sa fille Mlle Stella sont parties la semaine dernière pour le Colorado.

M. et Mme Adolphe Schreiber feront leur tournée annuelle au Mexique, en avril.

La dernière réception chez M. W. R. Irby, a été très intéressante. Le programme, qui a été un vrai régal artistique, a valu un grand succès aux interprètes qui étaient nombreux. Parmi les invités nous citerons : M. et Mme R. McMurdo, Mme W. Thompson, M. et Mme Lewis de la troupe Rehan, Mme Yuille, Mlle Lena Jackson, Mme McConnico, Miles Samuel, Mme C. Carroll, Mme Fernand May, Mlle Anita Castellanos, M. et Mme M. Brierre, Mlle Marion Giffen, Mme Henry Stewart, Mlle Maige Roman, Mme D. A. Vaught, Mlle Merrick, Mme Cottreaux, Mlle J. Wild, Mme Baldridge, Mlle Vira Boarman, Mlle Annie Howard, Mme Ed. Bright, Mlle Maud Burthe, Mme W. W. Gordon, Mlle Erickson, Mme Ed Merrick, Mlle Bell Norton ; MM. William Jefferson, J. Armand, Juge Théard, Sawyer Hayward, Charlie Thorne, Willie Magionis, Simms Folwell, Tom Semmes, Wehrmann, M. Wisdom, G. D'Anglade et autres.

Mlle Ogden était au nombre des passagers du Knickerbocker qui a quitté la Nlle-Orléans mercredi, en destination de New-York.

Mme Jules Aldigé est de retour d'une visite chez M et Mme James Kock, à Belle Alliance, Assomption.

M. et Mme Henri Beauregard sont au nombre des Louisianais qui feront leur tour d'Europe cette année.

Mme R. Woeste et Mlle Louise Woeste qui sont installées dans leur nouvelle résidence de l'avenue Napoléon ont pris le mardi pour jour de réception.

M. G. W. Nott est de retour de New York et de Washington, D. C, où il a fait un séjour des plus agréables.

Le mariage du Dr L. Archinard avec Mlle E. Davergès sera célébré en la cathédrale St Louis, le mercredi, 8 avril, à 5 heures du soir.

Mme B. La Pice et son fils, M. E. B. La Pice, sont repartis pour Lauderdale, Lne.

M. et Mme Henry Gardes, qui ont le projet de faire une tournée en Californie, s'y rendront très probablement en avril.

Mlle Lise Shropshire qui a passé une partie de l'hiver à la Nouvelle-Orléans l'a quittée mardi, pour regagner son home à Jackson, Miss.

M. et Mme J. B. Levert ont lancé des invitations pour le mariage de leur fille Mathilde Marie avec le Dr. Frances Gaines Kearney, qui aura lieu le mercredi, 8 avril, à 5:30, en l'église des Jésuites.

M. et Mme William Miltenberger partiront au commencement de l'été pour l'Europe, où ils feront un long séjour.

Dimanche dernier, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Miss Renée Maspéro, qui compte aujourd'hui sept printemps, M. Alph. Waltz avait réuni dans ses salons de la rue du Canal, un grand nombre d'enfants qui y ont passé des heures, trouvées par eux trop courtes. Au cours de cette charmante réception des rafraîchissements variés et exquis ont été servis aux petits invités, au nombre desquels se trouvaient : Mlles M. Chrétien, T. Robertson, S. Michel, C. Strond, S. Seebold, E. Roos, A. Tiblier, B. E. Adler, C. Kervin, C. Berger, L. Rivet, J. Jaubert, J. Jolissaint, Rivoire et Dazet ; MM. Pierre Pliny, Gay et Albert Maspéro, Jaubert, Levi, Bradley, Rivet et Adler.

Mlles Maud Burthe, Annie Howard et Erickson sont parties, hier matin, pour Biloxi, où elles resteront jusqu'à lundi.

Mlle Kirkpatrick, de Nashville, est actuellement à la Nlle-Orléans, où la reçoit Mlle Penine Chaffe.

Mlle Ericson partira très prochainement pour Philadelphie.

Mlle Camille Fairchild est en visite chez Mme Gustine, à Beauvoir, Miss.

Le baron Von Mysenberg est parti jeudi pour New York, d'où il se rendra en Allemagne, où il est attendu par sa famille.

Mlle Madeleine Samuel partira pour l'Europe au mois de mai.

M. Henry Denis et Mlle Alice Denis sont de retour de Washington D. C. où leur Séjour a été des plus agréables.

M. et Mme Maurice Brière voyageront en Europe l'été prochain.

Mlle Maud Burth, Mlle Ericson et M. Victor Burthe ont passé quelques jours chez Mme Muller à Hammond, Lne, la semaine dernière.

M. et Mme D A. Chaffraix partiront pour l'Europe dans les premiers jours de mai, avec leur nièce Mlle Mignonne Lelong.

Mlle Charlie Elliot a quitté la Nouvelle Orléans en destination de Knoxville, Tenn., jeudi dernier.

Mlle Ada Richardson reviendra de St-Louis la semaine prochaine.

Mlle Alice Cousins, de Ottawana, Plaquemine, est en ce moment chez Mme Andrew Hero.

Mlle Dora Pugh qui passé quelque temps avec Mme John B. Richardson, est repartie pour Richmond, Vie.

Le mariage de Mlle Ollie Halliday avec M. Frank Reinold aura lieu le 28 avril.

M. Charles Mallard est parti jeudi pour Houston, Tex.

M. et Mme James Shaw sont partis pour Honduras.

M. et Mme Maurice Brierre ont donné, mardi dernier, un très beau dîner à l'occasion de l'anniversaire de M. Brierre. Les convives étaient : Mlles Dolly Burthe, Claudia Guinault, Marie Faure, Lulu Hall, et MM. Ratcliffe Irby, juge George Théard, Adolph Dessommes, Tom Semmes et M. Breton.

Le Tulane German Club donnera son quatrième et dernier german le vendredi 10 avril.

Mme Robert Perkins a donné la dernière de ses réceptions, vendredi dernier.

La réception donnée vendredi soir au Woman's Club en l'honneur de Mme Mabel Munro Langan a été très intéressante et des plus animées. La charmante artiste s'est fait entendre dans plusieurs ballades écossaises, puis a chanté avec un charme exquis "Auld Lang Syne" qui a clos le programme au milieu des plus vifs applaudissements de l'assistance. Au nombre des musiciens qui ont pris part à la fête citons : Mlle Matas, Mlle Kellogg, M. Victor Despommiers et M. Byrd, d'Angleterre.

Mme Leeds Greenleaf repartira bientôt pour Atlanta où elle réside maintenant.

Vendredi, brillante réception chez M. et Mme Nugent Vairin qui donnaient une partie de euchre en l'honneur de Mlle Arthémise Baldwin. La charmante maîtresse de maison faisait avec une grâce exquise les honneurs de ses salons qui avaient reçu une décoration florale du meilleur goût composée de roses et de verdure. Parmi les invités citons : Mme Baldwin, Mme Jumonville, Mme Woods, Mme Smythe, Miles Pettit, Guthrie, Lucy Macmurdo, Emily Poitevent, Alicia Jumonville, Dwyer, Nina Folwell, Sixtus, Smythe ; MM. Gleany, Stauffer, W. Parker, J. Richardson, Ed. Rodd, Spangenberg, David Baldwin, Dr Lanier, Dr. Landry, Folwell, De Buys, et Vairin.

M. Ernest Lagarde, venant de Mexico, est arrivé à la Nlle-Orléans.

M. et Mme Bernard Shields occuperont le Rosedale Cottage à la Baie St Louis, l'été prochain.

Mme Wm. Bailey Thomas, d'Atlanta, Gie., qui est arrivée à la Nouvelle-Orléans ces jours derniers, est descendue à l'hôtel St-Charles.

Le docteur et Mme Jones sont partis vendredi pour Louisville, Ky.

Le "Afternoon Card Club" s'est réuni lundi dernier chez Mme J. W. Libby.

M. et Mme Abe Brittin sont partis samedi dernier pour Blount Springs, Ala.

M. et Mme Fernand Claiborne passeront l'été à Covington, Lne.

Le mariage de M. Gustave Pillé avec Mlle M. Roubion aura lieu le 22 avril.

Mlle Ada Danjean venant de "Mary", sa belle plantation à St-Charles, arrivera à la Nouvelle-Orléans la semaine prochaine.

M. Ralph Healon part, aujourd'hui, pour Montgomery et Neenville, Ala., où il restera plusieurs semaines.

M. et Mme L. P. De Bautte étaient les hôtes d'un déjeuner chez Bégué, samedi matin.

M. Charles A. Farwell est parti, jeudi, pour Washington, D. C.

M. et Mme Henri Burgard s'embarqueront en avril pour l'Europe, où ils vont passer plusieurs mois.

M A. H. Gay Jr, arrivé d'Iberville, est descendu à l'hôtel Pickwick.

Nombreuse assistance samedi dernier dans la vaste salle du Sophie Newcomb, où sous la direction de M. F. Simms le Musicians' Guild donnait une matinée musicale des plus réussies, dont les interprètes étaient : Mme J. Farrar, Mlle Pontz, Mme Reugnot, Mlle McCoard, Mme Scott Gallagher, Mlle Duflho, Mme McGuire, Mlle Beyhl, Miles Clara et Cécile Bradway, Mlle Ferrier, Mme Whitlow, Mlle Daisy Anderson, Mlle M. Pitcher, Mlle Faget, Miles Bartlett, Gauche, Anderson et autres.

Mlle Erskine Koch a passé plusieurs semaines à Belle Alliance, Lne.

C'est avec une réelle satisfaction que nous apprenons que l'état de santé de Mme Angela S. Mallory, mère de Mme T. S Kennedy, est plus satisfaisant et n'inspire plus d'inquiétude.

LA FEMME.

Ces pauvres bas-bleus ! les a-t-on bafoués, vilipendés ! Qu'importe, après tout, qu'une femme barbouille quelques mains de papier ? Est-il donc si nécessaire que l'homme conserve le monopole d'écrire des billevesées ? Vadius doit-il faire la guerre à Philaminte, et Trissotin à Bélise ? ou faut-il empêcher les femmes d'apprendre à lire et à écrire et les enfermer dans des harems, comme font les Turcs, ou bien admettre, puisqu'elles participent à la vie universelle, qu'elles réfléchissent, pensent et sentent, tout comme l'homme, le besoin d'exprimer leurs idées ? On allègue ordinairement la question du rôt qui brûle et des légumes qui ne sont pas mis à l'heure dans le pot-au-feu, des chausses qui ne sont pas raccommodées. La littérature n'a rien à voir là-dedans, et les femmes qui sont capables d'écrire ont, en général, des cuisinières pour veiller sur la broche et sur les casseroles. Pour notre part, nous aimons tout autant une femme qui écrit, un bas-bleu, qu'une femme qui joue du piano et étudie toute la journée des variations plus ou moins impossibles d'Herz ou de Kalkbrenner. Il est tout aussi joli de voir une blanche main courir sur le papier satiné que de la voir se retourner les ongles sur un clavier noir et blanc.

THÉOPHILE GAUTIER.

⁂

Au rebours des hommes, les femmes écrivent beaucoup de choses qu'elles n'oseraient jamais dire.

P.-J. STAHL.

⁂

On reprochait à une femme qui venait de perdre son mari, après une union longue et heureuse, de ne faire aucun étalage de son chagrin, et de ne manifester que négligemment au dehors le deuil qui lui emplissait le cœur.—C'est, répondit-elle, que je ne songe pas à me remarier jamais.

A. KARR.

⁂

Les femmes ont en amour mille nuances, mille délicatesses que notre sensibilité impétueuse ne connut jamais : cette passion, qui tient tant de place dans leur existence, qui devient presque toujours l'affaire la plus sérieuse de leur vie, commence chez elles d'une manière plus prompte, moins motivée en apparence, et plus sympathique.

Rien n'égale, peut-être, la sensibilité profonde d'une femme véritablement pénétrée d'amour. Une demoiselle de la Chaux, que Diderot a connue, et dont il a consacré le souvenir dans ses ouvrages, fut éperdument amoureuse d'un M. Gardeil, "petit homme bourru, taciturne et caustique, le visage sec, le teint basané, en tout une figure mince et chétive, laid, si un homme peut l'être avec la physionomie de l'esprit." Après avoir perdu, par suite de son amour, son honneur, sa fortune et sa famille, Mlle de la Chaux, pour soulager son amant dans ses travaux littéraires, apprit l'hébreu, le grec, l'anglais, l'italien, passa des nuits entières à transcrire ou à interpréter des lambeaux d'anciens auteurs ; et, en se consacrant aussi à des occupations aussi pénibles, détruisit dans peu d'années ses charmes et sa santé.

Des exemples d'une exaltation de sensibilité aussi marquée et d'un abandon aussi absolu de sa propre existence, ont souvent été donnés par des femmes qu'animait dans toute sa plénitude le sentiment de l'amour.

Les hommes n'aiment pas avec autant de continuité et de dévouement ; ils sont plus impétueux, plus violents : les femmes sont plus tendres, plus profondément sensibles. Un amant qui perd son amie se tue au premier instant, ou se console. Une femme ne se tue pas ; elle s'éteint, elle meurt d'un chagrin silencieux et prolongé.

MOREAU DE LA SARTHE.

⁂

Si l'ordre du destin vous mit sous notre empire,
Belles, consolez-vous,
Un seul de vos regards, une larme, un sourire,
Vous font régner sur nous.

MÉTASTASE.

⁂

L'amour dans le cœur de la femme est le diamant dans le charbon. On y retrouve le feu, la mort et la lumière.

ARSÈNE HOUSSAYE.

⁂

Lorsqu'un Dieu, du chaos où nous faisions un [somme,
Eut appelé les cieux, les eaux, la terre et [l'homme,
Pour faire mieux encor, l'Auteur improvisa
Eve ou la mère Adam ; puis il se reposa.
Ainsi sans un maçon, sans le moindre manœuvre,
L'Architecte immortel fait par un chef-d'œuvre :
Il finit par la femme, ouvrage sans défaut,
Créature parfaite,—ou du moins peu s'en faut.

SIMONNIN.

⁂

La langue des femmes est leur épée ; et elles ne la laissent pas rouiller.

(MAXIME ANGLAISE.)

⁂

Nous avions été, un soir, voir jouer un mélodrame qui avait fait pleurer tout Paris, dans le louable désir de pleurer à notre tour, et nous n'y manquâmes pas. Ce fut un déluge dans notre loge. Mme de C.... résista seule à l'attendrissement général. Ses yeux restèrent secs. Je m'en étonnais. "Il n'y a de belles larmes que dans les beaux yeux," me répondit-elle. Cette réponse me révéla que Mme de C...., qui avait les yeux petits et médiocres, avait arrêté une fois pour toutes qu'elle ne pleurerait jamais, et qu'ainsi l'empire que les femmes ont sur elles-mêmes est tel, qu'elles sont maîtresses même de leurs larmes.

P.-J. STAHL.

MARX BROS., 605, 607, 609 —RUE DU— CANAL.

OFFRES EXTRAORDINAIRES.

Mercredi dernier nous avons annoncé dans le "Daily Item," une vente de Beaux Pantalons pour hommes, à des prix spéciaux pendant trois jours. Nous venons de recevoir un télégramme disant que le "New York Clothier" vendra 1,000 Paires en plus de pantalons à 60c. à la piastre.

IL EN SUIT COMME RESULTAT :

UN RESUME DE LA VENTE DE PANTALONS. Continuant pendant une semaine A PARTIR DU 29 MARS.

BEAUX PANTALONS POUR HOMMES, égaux à n'importe quelle espèce, de $1.50 pour 99c. la paire.

BEAUX PANTALONS POUR HOMMES, valant au moins $2 00 $1.33 la paire.

BEAUX PANTALONS POUR HOMMES, habillés pour n'importe qui $1.79 la paire.

BEAUX PANTALONS POUR HOMMES, de tous genres et qualités à $3.00 $2.34 la paire.

BEAUX PANTALONS POUR HOMMES, le faiseur tressaillera orsqu'il en verra le prix à $2.88 la paire.

BEAUX PANTALONS POUR HOMMES, se vendant à tous les bons magasins $4.50. $3.42 la paire.

BEAUX PANTALONS POUR HOMMES, les dernières modes $3.89 la paire.

LES GARÇONS— n'ont pas été oubliés.

PANTALONS COURTS, lots de plusieurs centaines de paires, 19c. la paire.

PANTALONS COURTS, ils se vendront au galop à 32c. la paire.

PANTALONS COURTS qui seraient bon marché à 75c 46c. la paire.

Costumes de PREMIERE COMMUNION POUR ENFANTS,

En lainages fins et taillés à la dernière mode,

$2.49, $2.93, $3.98.

MARX BROS.,

Distributeurs DE BARGAINS EN HABILLEMENTS.

LE PLUS GRAND D'AMÉRIQUE,

Le Piano Emerson.

Meilleure Qualité, le Son le plus doux, le plus Durable. Prix modérés. Conditions faciles.

JUNIUS HART, SEUL AGENT, 1001 RUE DU CANAL.

1er sept—1 an—dim,mar,jeu

petit homme sensible à l'excès !

Son père s'est battu pendant la guerre et a été blessé. Mal guéri de ses blessures, il est mort, il y aura bientôt cinq ans. L'enfant est orphelin.

Il pleure. Pourquoi donc pleure-t-il ? Est-ce parce que son grand-père va venir et que le maître lui dira tout ? Non. Ce bon vieux grand-père, il ne le craint pas, voyez-vous ; il en fait ce qu'il veut avec une caresse, il en est l'enfant adoré. Non, non, ce n'est ni la venue du vieillard ni la pensée d'une punition qui l'afflige : c'est l'Histoire sombre et sanglante que ce maître raconte avec le sourire aux lèvres devant lui, l'orphelin de la guerre !

II

Mais voici qu'il a trouvé une distraction, le bambin. Il vient de soulever son pupitre, et il a fourré sa tête dessous. Apparemment, il y a dans ce pupitre quelque chose de bien joli qui l'attire, car, très à l'aise, étranger au bruit de la classe, plongé dans une extase sans fin, il est là, installé et radieux ; il supporte le couvercle avec sa tête et, de ses deux mains libres, il touche, remue et presse l'objet qui le ravit. Quel est donc cet objet ?

—Frédéric, crie le maître, voulez-vous fermer votre pupitre ?

Il n'entend pas.

Cet objet est-il donc si beau ?

Est-ce un livre d'images d'Epinal qu'il feuillette, ébloui ? Est-ce une souris blanche qu'il nourrit et éduque ? Est-ce une montre dont il fait marcher les aiguilles ? Est-ce un gâteau qu'il émiette ? Est-ce une bille d'agate qu'il polit ?

—Frédéric, votre pupitre !

Il a entendu cette fois.

—Oui, monsieur, voilà !

La tête émerge, le couvercle s'abat, mais les mains restent ; elle tiennent encore l'objet adoré.

—Vos mains sur la table, Frédéric.

Les mains sortent du pupitre et reparaissent.

—Vous vous conduisez bien mal, aujourd'hui, monsieur Frédéric : vous ne savez pas votre leçon, vous vous installez derrière votre pupitre et vous ne suivez pas la classe. C'est bien, mon ami ! Votre grand-père va venir : nous allons vous confectionner une punition soignée ! vous m'en direz des nouvelles !

L'enfant perd un peu de son sang-froid ; il baisse la tête. Il préférerait que la chose en restât là. Le maître le devine.

—Qu'est-ce que vous cachez dans ce pupitre ?

—Rien, monsieur.

—Apportez-moi ce que vous cachez ; je le confisque !

L'enfant tressaille, et, précipitamment, il refourre ses mains dans le pupitre.

—Allons ! apportez moi cela ! reprend le maître.

—Non, répond tout bas l'enfant qui tremble, non, je ne l'apporterai pas !

—Apportez-le, et un peu plus vite, mon ami, ou je vais le chercher moi-même !

Une pâleur mortelle couvre le visage de l'enfant. Une terreur folle s'empare de lui. Il soulève hardiment le couvercle du pupitre, à pleines mains, en poussant un cri sourd, saisit l'objet et le fait disparaître sous sa veste qu'il boutonne.

L'éclair n'est pas plus prompt. Sauvé ! L'objet est sur son cœur. Le maître peut venir !

Mais le maître n'est pas dupe.

—Parbleu ! mauvais drôle, qu'il soit dans ton pupitre ou sous ta veste, je l'aurai bien tout de même, et tu vas voir !

Il s'élance, mais l'enfant saute hors du banc.

—C'est trop fort, méchant galopin !

Déjà il atteint le pauvre petit, et sa main va s'ababattre lourdement sur lui, quand celui-ci saisit au hasard un livre et le brandissant :

—Ne me touchez pas, voyez-vous, monsieur, ne me touchez pas !

C'est stupéfiant ; c'est sans précédent ! Le maître s'arrête. Alors, l'enfant jette le livre par terre, et s'enfuit à toutes jambes.

Et c'est tout.

Le silence succède à la tempête ; le maître retrouve son autorité un instant méconnue, et dit, après une période pathétique rehaussée par de grands gestes :

—Quant à cet enfant, messieurs, il sera chassé de l'école.

III

La neige tombe de nouveau dans la rue, et l'enfant est à la porte de la classe, tête nue, mais la rigueur de la saison ne l'éprouve pas. Il est radieux. Une inspiration anime et colore son beau visage. A plusieurs reprises, il passe sa main sous sa veste et s'assure que son cher trésor est toujours là. Oui, sur son cœur ! Dieu soit loué qui lui a donné la force de résister à cet horrible maître ! Il sourit et murmure :

—Il est à moi, toujours à moi !

Et c'est une joie sans mélange, une fierté immense.

Assurément, il y a un cœur d'homme dans la poitrine de cet enfant, et un sentiment héroïque le guide.

Soudain, par l'étroit sentier tracé dans la neige, le grand-père débouche. La classe va finir, et il vient chercher son enfant. Il se dit, le bon vieillard, que le maître va le féliciter sur la bonne tenue et l'intelligence de son enfant. Et, à cette pensée, la vie lui paraît moins amère.

Cependant, l'enfant vient d'apercevoir l'aïeul ; il court à lui, et se jetant dans ses bras :

—Grand-père, je rentrerai bien tout seul à la maison, aujourd'hui. Va voir le maître. Il a quelque chose à te dire.

Pas une larme à présent ne mouille l'œil de l'enfant ; sa voix n'a pas tremblé ; son geste est naturel.

Le vieillard sourit et s'éloigne.

Quelle bonne nouvelle le maître va-t-il donc lui apprendre ? Parbleu ! le petit a été premier avec une composition sans faute ! Oh ! le mignon adoré !

IV

La maison est modeste, mais très-soigneusement tenue. Le mobilier est clair et gai. Dans la grande salle où l'on mange, les cuivres reluisent, le feu flambe. C'est là que le vieillard et l'enfant se tiennent de préférence.

L'enfant est debout, impassible, fier, devant l'âtre. Il songe. Il attend le retour de son grand-père.

Bientôt, un bruit de pas frappe son oreille. C'est son grand-père.

En effet, la porte s'ouvre, et le vieillard entre. Il est très-triste ; il s'avance lentement, avec un pli dur au front. Il s'arrête, s'assied comme accablé et dit :

—Tu es chassé de l'école, Frédéric. Cela me fait beaucoup de chagrin. C'est une grande honte pour nous. Les voisins vont nous montrer au doigt.

L'enfant courbe la tête, attentif, respectueux, et murmure :

—Pardon, grand-père !

L'aïeul reprend :

—Où iras-tu t'instruire maintenant, dis ? Je ne suis pas assez savant pour remplacer ton maître, moi. Où iras-tu ? Chassé, chassé ! Le dernier des affronts, pour une peccadille !

L'enfant fait un geste ; il proteste.

—Oui, pour une peccadille, pour un joujou que tu caches encore sous ta veste, pas vrai ? Ah ! malheureux enfant que tu es ! Ainsi, le maître a eu beau parler, monsieur s'est entêté, monsieur a fait le rodomont, et pis que cela : monsieur s'est armé d'un livre et a menacé son maître ! C'est bien mal ! Il m'en coûte, va, petit, de te parler si durement, et j'ai envie de pleurer !

L'enfant s'écrie :

—Oh ! ne pleures pas, grand-père !

—Je t'aime tant, Frédéric !

—Je t'aime bien, moi aussi, grand-père !

—Alors, pourquoi donnes-tu ce chagrin à mes vieux jours ?

L'enfant écoute, toujours dans la même attitude de respect, et répète avec une émotion véritable :

—Pardon, grand-père.

Mais le vieillard ne pardonne pas et n'a pas tout dit.

—Il fallait le laisser confisquer, entends-tu bien ? ce maudit objet avec lequel tu jouais dans ton pupitre. Le beau malheur ! Quelque babiole sans valeur, n'est-ce pas ?

A ces mots l'enfant frémit, et relevant hardiment la tête, il s'écrie :

—Ne dites pas cela, grand-père ! Ah ! si vous saviez ! Non, croyez-moi, j'ai bien fait !

—Quel est donc cet objet ? demande le vieillard étonné ? montre-le moi, veux-tu, Frédéric ?

—Oui, grand-père.

L'enfant s'éloigne et s'assure que la porte est bien close, que les rideaux sont bien tirés ; puis, revenant vers son grand-père, il déboutonne sa veste et s'écrie :

—Tenez !

—Notre drapeau !

—Oui, le drapeau français, le drapeau tricolore ! Un petit drapeau d'enfant, il est vrai, mais petit ou grand, c'est la même chose, n'est-ce pas ? C'est la patrie !

A cette vue, le vieillard se lève et pousse un cri de joie.

—Quoi ! mon enfant, c'était notre drapeau ?

—Oui, grand-père, regarde !

—Et cet homme voulait te le prendre ?

—Oui, grand-père.

—Oh ! alors, tu as bien fait ! Oui, tu as bien fait de le défendre, tu as bien fait, Frédéric ! Embrasse-moi. Enfant de mon cœur, sois béni !

Le vieillard l'attire dans ses bras et le serre longuement sur sa poitrine, disant :

—Laisse-moi pleurer, mon fils, car je pleure de joie !

L'enfant agite orgueilleusement son drapeau dont les trois couleurs effleurent, tout-à-coup, les cheveux blancs du veillard.

Et celui-ci, qui s'en aperçoit, frissonne de plaisir.

Et tandis qu'il se recueille et essuie ses larmes, l'enfant radieux crie d'une voix vibrante et déjà virile :

—Vive la France, grand-père ! vive la France !

Petites connaissances utiles.

Destruction des œils-de-perdrix.—Appliquer sur la partie malade un tampon d'ouate imbibé de cold-cream et renouveler ce tampon tous les deux jours. Le premier résultat obtenu sera une diminution très sensible de la douleur, qui au bout de quatre à cinq jours faire même par disparaître complètement. Le traitement ayant été continué pendant une quinzaine, il suffit de mettre les pieds à l'eau pour enlever facilement les œils-de-perdrix. Ce traitement a parfaitement réussi à une personne de notre connaissance.

Sels pour flacons.—1° Mettre des rognures d'éponges dans un flacon et verser de l'ammoniaque liquide, de manière à ce qu'elle ne puisse couler. Ajouter un parfum quelconque, tels que l'essence de girofle, de lavande, de romarin, etc. Bien boucher (flacon de ce jour).

2° On emploie des cristaux de sulfate de potasse qui sont bien blancs. Mettre un peu de coton blanc dans le goulot. On y ajoute simplement du sesquicarbonate d'ammoniaque avec essence de lavande.

3° Parties égales de chlorydrate d'ammoniaque ou de sesquicarbonate d'ammoniaque avec de la chaux éteinte. Essence de lavande ou de bergamote. Bien boucher.

4° Acide acétique concentré.... 28 grammes.
Essence de roses..... 88 —

Bien mêler et verser sur cristaux de sulfate de potasse ou sur une éponge. Flacons de verre ou d'argent.

Noircissement du saïton.—On met dans un flacon 15 parties d'ammoniaque et 100 parties de carbonate de cuivre. On agite et, quand la dissolution est complète, on ajoute 15 parties d'eau distillée.

Nettoyage des éponges.—Un bon procédé pour rendre aux éponges l'élasticité première et leurs qualités spongieuses, consiste à préparer un lait de plâtre très étendu, soit 30 grammes dans 500 grammes d'eau. On devra choisir le plâtre de belle qualité, comme celui qui est employé par les mouleurs d'art. Remuer le lait fréquemment pendant vingt-cinq minutes pour empêcher le plâtre de prendre au fond de la cuvette ; après ce temps y malaxer les éponges lavées à l'eau au préalable ; après avoir fait entrer et sortir cinq à six fois le lait de plâtre dans les éponges, les laisser sécher un peu, puis les laver à grande eau.

Lait virginal.—Mettez dans un vase quatorze grammes de *teinture de tolu* et ajoutez-y peu à peu un litre d'*eau de roses*. Agitez constamment de manière à avoir un liquide bien laiteux.

Coquillages parfumés.—Plonger les coquilles dans le mélange suivant :

Essence de bergamote	500	grammes.
Bois de santal	25	—
Lavande	50	—
Bois de rose	50	—
Musc	4	—

Cette solution peut servir aussi à parfumer le linge.